

Bibliothèque numérique

medic@

**Desmars, J.-T.. Discours sur les
Epidémiques d'Hippocrate**

Paris : Didot, 1763.

Cote : 90958x52x07

7.
DISCOURS
SUR LES ÉPIDÉMIQUES
D'HIPPOCRATE.

PAR M. DESMARS,
Médecin-Pensionnaire de la Ville
de Boulogne-sur-Mer.



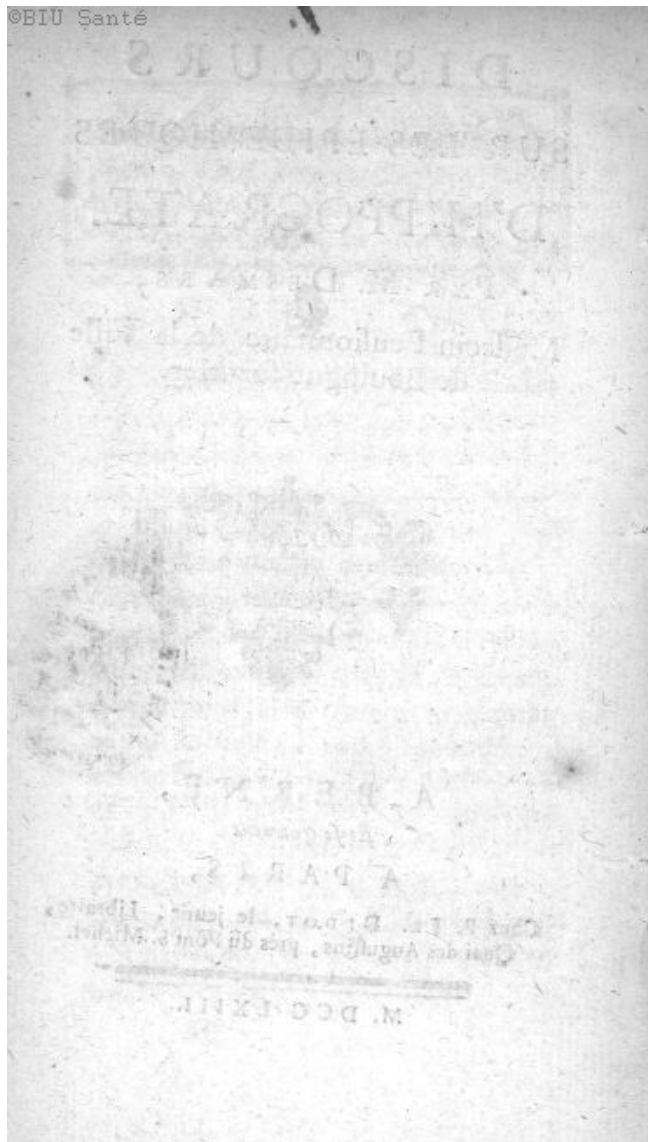
A B E R N E ,
Et se trouvent

A P A R I S ,

Chez P. FR. DIDOT, le jeune, Libraire,
Quai des Augustins, près du Pont S. Michel.

M. DCC LXIII.







DISCOURS
SUR LES ÉPIDÉMIQUES
D'HIPPOCRATE.

DONNER une idée de la Méthode d'Hippocrate dans les épidémiques; exposer les raisons qui m'ont déterminé à changer l'ordre des matieres, & rendre compte de mon travail, tant sur les constitutions, que sur les quarante-deux Histoires, sont les objets de ce Discours.

I.

On admire avec raison la méthode & la précision qui caractérisent les chefs-d'œuvres de l'ancienne Grece, tels que les Epidémiques d'Hippocrate, l'Histoire

A

(2)

des animaux d'Aristote, l'Histoire des plantes de Théophraste. Ces grands hommes finissoient leurs ouvrages, & n'étoient point épouvantés par ce que le Poëte appelle *lima labor & mora*. Ils ne se laissoient point éblouir par le desir de faire de nouvelles découvertes, & ils ne s'occupoient point à grossir éternellement la masse des faits; mais ils savoient discerner ceux qui tiennent lieu de principes, & les placer dans l'ordre convenable, pour conduire par la voie la plus courte & la plus sûre, aux vérités importantes qu'ils se propoisoient d'enseigner. Cet esprit d'économie & de sobriété, si remarquable dans leurs Ecrits, & particulièrement dans ceux d'Hippocrate, étoit une suite de la pleine & entière appréhension du sujet, qui fait voir avec évidence, & convertit en principes, des propositions qu'il a fallu d'abord établir par le raisonnement. Les *théorèmes* de géométrie, que l'on démontre à des commençans, sont des *axiomes* pour des Géomètres.

(3)

Le Médecin observe, compare, apprécie les écarts de la nature, qui se manifestent par les dérangemens des facultés, d'où résulte un assez grand nombre de *données*, à l'aide desquelles il doit résoudre les problèmes de son art. Il s'agit de savoir si une maladie est mortelle, ou si elle sera terminée par la guérison; si elle sera longue, ou de peu de durée; si, lorsqu'elle paroît guérie, il n'y a point de rechûte à craindre; quels sont les jours des paroxismes ou redoublemens; ceux des crises, & les voies par lesquelles elles se feront, &c. Ces connoissances régulent les médicamens & la diette. Or, l'appréciation de toutes ces *données*, qui sont en assez grand nombre, considérées d'abord isolées, puis combinées, pour en former des jugemens diagnostiques & prognostiques, suppose la vûe nette, & distincte des principes qui en donnent les valeurs. Si vous les multipliez trop, en les décomposant, ils offusquent par leur nombre, & leur force diminue comme leur

A ij

(4)

masse. Si vous voulez les prouver par des raisonnemens subtils , alors la Médecine , surchargée d'opinions & de théories , s'évanouit , & vous laisse l'ombre au lieu de la réalité.

Les Ecrits d'Hippocrate sont dogmatiques ou historiques. Les livres du pronostique , des aphorismes , de la diete , de l'air , des eaux , &c. , sont de la premiere classe. Les Constitutions épidémiques , & les quarante-deux Histoires , forment la seconde. Le dogme est né de l'observation éclairée par le raisonnement. Ensuite le dogme a réglé lui-même la maniere d'écrire l'Histoire des faits qui l'ont fait éclore. Il n'étoit pas question , comme l'observe Galien , de donner une Histoire des maladies , telle que celle de Thucydides , qui entre dans les détails les plus vulgaires de la peste d'Athènes ; qui indique non-seulement tout ce qui se pratiqua pour lors , mais encore ce qui fut négligé. L'objet de cet Historien étoit de peindre un événement fort intéressant pour sa Nation.

(5)

Celui d'Hippocrate a été d'instruire & de former des Médecins, en écartant soigneusement tout ce qui pouvoit être superflu, pour ne laisser à l'attention que les objets sur lesquels elle devoit s'exercer, en supprimant même les symptômes qui résultent nécessairement de la maladie indiquée, comme suffisamment entendus, pour ne présenter que ceux qui fournissent une connoissance exacte & nécessaire; en un mot, en exigeant de ses Lecteurs une attention soutenue, un esprit pénétrant, un jugement sain, & les accoutumant, par une méthode austère, à vaincre dans ses Livres, des difficultés assez semblables à celles qu'ils doivent rencontrer dans la pratique. Eh! quel inconvénient y a-t-il de ne rendre l'art accessible qu'à ceux que la nature y destine, & qui deviendront dignes de l'exercer par des efforts généreux?

Hippocrate ne pouvoit mieux traiter des épidémies, qu'en choisissant quatre Constitutions opposées & intempérées; qui, par conséquent, forment l'enceinte

A iij

de toutes les constitutions épidémiques :
Lorsqu'il s'est proposé de traiter des
maladies considérées dans chaque indi-
vidu , il a rassemblé quarante-deux His-
toire de maladies qui , par la diversité
de leurs symptômes , de leur durée , de
leurs crises , &c. , contiennent tous les
cas particuliers. Développons cette idée.

Entre la constitution des saisons , la
plus favorable est celle qui produit les
maladies les plus pernicieuses : les nuan-
ces sont infinies. Depuis l'état de santé
jusqu'aux plus grands dérangemens dans
l'économie animale , les degrés sont
sans nombre. L'art ne peut donc les
représenter que par des divisions facti-
ces , qui fassent connoître les principaux
termes de la progression naturelle , &
distinguer par leurs secours les termes
intermédiaires. Il falloit donc choisir un
certain nombre de constitutions , pour
avoir l'Histoire des épidémies , & pareil-
lement assez de cas particuliers , pour
représenter toutes les maladies indivi-
duelles. Tel est le plan général des épidé-

miques, qui ne suppose aucun système; aucune méthode arbitraire, qui ne redoute les opinions d'aucune secte; qui n'offre que des faits choisis, rangés, mesurés avec la sagesse la plus profonde. Dans l'une & dans l'autre Histoire on suppose connu tout ce qui est dans l'ordre légitime, les constitutions bénignes, & les maladies bien ordonnées. On ne considère que les grands excès; c'est-à-dire, d'une part, des constitutions vicieuses dans leur entier; & d'autre part, des fièvres ardentes & malignes. Je dis que cette Histoire fournit celle de toutes les maladies; car les symptômes des chroniques, & ceux des aiguës sont appréciés suivant le même tarif. *Les maladies les plus aiguës & les plus graves, dit Hippocrate, sont avec fièvre continue.* La connoissance exacte de cette sorte de maladie emporte avec elle celle des maladies plus légères, comme la solution des plus hauts problèmes suppose celle des problèmes d'un ordre inférieur.

Galien a cru que le but principal

A iv

d'Hippocrate , dans ses quarante-deux Histoires, étoit d'établir l'ordre des jours critiques , dont nous voyons effectivement toute la variété dans ces Histoires. Mais n'y reconnoissons-nous pas également toute sorte de crises ? Galien lui-même ne nous y fait-il pas remarquer toutes les especes de *dyspnées* ? Le froid, le frisson , la chaleur , la sueur , les nausées , le vomissement , la soif , le dégoût , le sommeil , l'insomnie , les urines , les déjections , les hémorrhagies , la toux , les crachats , &c. , s'y trouvent gradués & combinés de tant de manieres , que ce n'est pas plus l'Histoire des jours critiques , que celle de chacun de ces symptômes.

Quelques Commentateurs peu éclairés sur les vûes d'Hippocrate dans ce recueil de cas particuliers , ont été surpris que le nombre des morts ait été si considérable , & se sont imaginés qu'on auroit pû guérir plusieurs de ceux que la mort a enlevé. Quelques-uns même ont tracé la conduite qu'il auroit fallu tenir

(9)

en traitant ces maladies. Mais s'ils eussent observé avec Galien, que parmi ceux qui ont échappé à un sort funeste, la plupart ont dû leur rétablissement à une forte constitution; ils auroient sans doute reconnu que le choix étoit fait à dessein, & que l'Auteur, ne voulant mettre sous les yeux de ses Disciples que les plus grandes difficultés de l'art, avoit dû ne choisir que des maladies mortelles, ou presque mortelles.

I I.

Le premier & le troisieme Livre des Epidémiques, qui sont les seuls légitimes, nous font-ils parvenus sans altération ?

Le premier Livre est composé de trois Sections. La premiere contient uniquement la premiere constitution. La deuxieme Section contient la deuxieme & la troisieme constitution. Il paroît déjà singulier que la premiere constitution ayant suffi pour remplir la premiere Section, on ait renfermé deux constitu-

A v.

tions dans la deuxième. La troisième Section traite un sujet qui a peu de rapport aux constitutions : ce sont des principes généraux qui peuvent servir d'introduction aux quarante-deux Histoires. A la suite de ces principes on lit quatorze Histoires de maladies qui terminent le premier Livre.

La première Section du troisième Livre contient trois Histoires. La deuxième en contient neuf, qui semblent être une suite des précédentes, puisque la première Histoire de cette deuxième Section est intitulée *Quatrième maladie*. Dans la troisième Section se voit la constitution pestilentielle, suivie de seize Histoires.

On a donc mêlé les quarante-deux Histoires avec les Constitutions, comme ne faisant qu'un seul & même ouvrage : & c'est ce que je me propose de discuter. Mais exposons d'abord dans quelles circonstances les Ecrits d'Hippocrate ont été altérés.

Ptolomée, Roi d'Egypte, avoit une

extrême passion pour les Livres anciens. Il en faisoit rassembler de toutes parts, & à grands frais, pour enrichir la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie. Il s'emparoit de tous ceux que les étrangers apportoit dans ses Etats, les gardoit, & leur en faisoit remettre des copies. Ayant obtenu des Athéniens, moyennant quinze talens d'argent qu'il leur donna pour gage, les Ouvrages de Sophocles, d'Euripide & d'Æschine, à condition de les rendre après les avoir fait transcrire, il les garda, & leur renvoya à la place les copies qu'il en avoit fait tirer, les priant d'accepter en outre la somme d'argent dont ils étoient nantis. L'avidité du gain qui prend toute sorte de formes, sçut profiter de l'amour de ce Prince pour les Lettres. On changea les titres des Livres, on altéra l'ordre des matieres; on ajouta des Notes; on réunir en un seul Livre, & sous un même titre, des Ouvrages différens; on substitua aux noms des Auteurs médiocres, ceux des hommes les plus célèbres; en

A vj

un mot on employa toute sorte de déguisemens pour en imposer à ceux qui étoient chargés d'acheter les Livres rares.

Les Constitutions épidémiques qui peuvent être aisément contenues dans une ou deux feuilles d'impression, ont fourni le titre à un amas considérable de divers ouvrages partagés en sept Livres, dont quatre sont subdivisés en Sections. La plupart de ces Écrits n'ont aucun rapport aux Epidémies. Les Aphorismes ont été partagés de même en sept Sections, grossies par des additions, & souvent des répétitions. Le Livre de la nature humaine a été augmenté d'un Ouvrage de Polybe, Disciple d'Hippocrate, sur le régime; & celui qui avoit réuni ces deux Ouvrages sous un même titre, ne trouvant pas que le volume fût assez considérable, y a joint encore des morceaux de sa composition.

Malgré les difficultés qui se rencontrent dans le discernement des Écrits vrais & supposés, on n'a jamais douté

que le premier & troisieme Livre des Epidémiques fussent légitimes. Galien a seulement reconnu des additions, & d'ailleurs a laissé subsister la distribution des matieres, telle que nous la voyons aujourd'hui. Mais il me paroît très vraisemblable que les quatre Constitutions doivent être rangées de suite, & que les quarante-deux Histoires, précédées de l'Introduction qui se voit au commencement de la troisieme Section du premier Livre, ne doivent souffrir pareillement aucune interruption.

La premiere, & la principale raison est, que les Constitutions n'ont aucun rapport aux quarante-deux Histoires. On a vû dans la premiere partie de ce Discours le plan général d'Hippocrate dans l'un & l'autre Ecrit. Les Commentaires de Galien n'établissent aucune relation, aucune dépendance mutuelle.

Les Constitutions sont écrites d'après les principes établis dans la troisieme Section des Aphorismes. Les Histoires ressortissent nuement & simplement aux

dogmes enseignés dans le Livre du Prognostique. Les premières décrivent les symptômes communs à une multitude de malades, & dépendans des intempéries de l'air. Les autres sont des Histoires de maladies individuelles : elles nous apprennent à observer & apprécier les symptômes qui doivent former la base de nos jugemens dans la pratique.

On pourroit objecter que ces Histoires appartiennent aux Constitutions, après lesquelles elles sont rapportées, puisque *Philiscus*, qui est le sujet de la première, est dénommé expressément dans la troisième Constitution. On peut citer d'ailleurs plusieurs autres Histoires qui ont dû être observées dans quelqu'une des quatre Constitutions. Il faut convenir que l'Auteur des Constitutions est certainement l'Auteur des quarante-deux Histoires ; que l'un & l'autre Ouvrage ont pû être faits dans le même tems ; au moins, que plusieurs observations de maladies particulières ont été faites durant les Constitutions, qui fournissoient

des occasions favorables d'observer les symptômes de maladies dans toute leur latitude. Rien n'empêche donc de placer les Histoires à la suite des Constitutions; mais sans confusion, sans interposition, sans en inférer, que ces deux Ouvrages ne soient qu'un seul & même Ouvrage.

La seconde raison qui me fait rejeter la disposition actuelle des matieres, est, qu'en supposant même les quarante-deux Histoires appartenir aux quatre Constitutions; il faudroit les rejeter toutes après la quatrième Constitution. Valesio a été assez attentif à faire remarquer parmi les Histoires du premier & du troisième Livre, celles qui peuvent appartenir à la première & seconde Constitution. Elles sont confondues avec celles de la troisième. Quelques-unes se trouvent parmi les Histoires du troisième Livre: or, cette confusion une fois admise, il étoit aussi simple de les rassembler toutes, & de les placer après les quatre Constitutions, que d'en former différentes distributions, dont on ne peut deviner le motif.

Enfin, Galien a reconnu que les seize Histoires qui terminent le troisieme Livre, n'appartenoient pas toutes à la Constitution qui les précède. Le Docteur Freind a osé le reprendre, parceque, dit-il, toutes ces maladies sont des sievres ardentes. Galien n'a pas nié que ces sievres fussent ardentes. Chaque Constitution a des sievres ardentes d'une nature particuliere. Hippocrate prend soin d'établir les caracteres généraux dans chaque Constitution, & Galien a eu droit d'examiner s'ils se retrouvoient dans les seize Histoires du troisieme Livre. Il a reconnu des caracteres très différens; & il en a conclu justement qu'elles ne pouvoient routes appartenir à la Constitution qui les précède. Il suffit de renvoyer à la description des sievres ardentes, qu'on y lit, pour mettre le Lecteur en état de juger de la disparité de ces sievres, & combien est peu fondée la critique du Docteur Freind à cet égard. Qu'on fasse attention seulement à la maniere dont ces sievres se

jugeoient ; aux flux de ventre qui les accompagnoient , à l'averfion infurmontable des malades pour toutes fortes d'alimens ; & qu'on compare ces fypômes avec ceux des malades Abdéritains.

J'ajouterai qu'il n'eft pas apparent que le même Médecin ait pû observer dans la même Conftitution les feize maladies dont il s'agit. Les trois premiers malades étoient à Thafe. Supposons que le quatrième , dont le féjour n'eft point marqué , étoit pareillement Habitant de Thafe. Cette fuppoftion eft favorable au fyftême que j'attaque. Le premier malade eft mort au cent vingtième jour de fa maladie , qui a duré par conféquent quatre mois ; & en fupposant que le fécond , qui eft mort le quatre-vingtième , & le troifième , mort le neuvième , aient été malades dans le même tems , encore faudra-t-il quatre mois de féjour à Thafe , pour traiter ces trois malades. Le cinquième malade étoit de Lariffe , & il eft mort le quatrième jour de fa maladie. Les cinq

suivans étoient Abdéritains. Un d'entre eux fut jugé le centième jour de sa maladie ; les autres , le quatrième , le ving-septième , le trente-quatrième & le vingt-quatrième. Voilà encore au moins trois mois passés à Abdere , partant , sept & demi , y compris les six jours que dura la maladie suivante d'un Habitant de Larisse. Le treizième malade étoit Abdéritain. On peut le comprendre avec les précédens. Sa maladie ne dura que trente-quatre jours. Le quatorzième est une femme de Lybie , qui mourut le dix-septième jour , ce qui fait déjà plus de huit mois. Le quinzième est de Thase , & peut être compris avec les trois premiers , sa maladie n'ayant duré que vingt-un jours. Enfin , le seizième , de Mélibée , mourut le vingt-quatrième jour. Ainsi , le Médecin qui a traité tous ces malades , n'a pu séjourner moins de neuf mois dans toutes ces Villes , sans y comprendre le tems nécessaire pour s'y transporter. Maintenant les fièvres ardentes qui avoient commencé au

printems, ont fini dans l'automne : ce qui ne donne pas neuf mois , suivant la distribution des saisons , dans Hippocrate.

Si on demande quel étoit l'objet de l'Auteur , en proposant des observations faites à Thase , à Abdere , Larisse , Lyfique & Mélibée , je réponds que les quarante-deux Histoires ont été probablement triées dans des Collections considérables d'Observations faites dans les Villes de la Grece , & de la partie d'Asie , habitée par les Grecs , & sur-tout dans l'Isle de Thase , où les trois premières Constitutions ont été observées ; que ces Histoires , ainsi que les Constitutions , ont été choisies dans la vûe de nous faire connoître , d'une part , les influences des saisons , ou les changemens qu'elles peuvent causer dans les maladies des différentes années ; & d'autre part , les loix fixes & stables que suivent ces mêmes maladies , quelque nom qu'on veuille leur donner , dans quelque année que ce soit , & dans tous

les pays du monde. On lit à la fin du Livre du Prognostique ces paroles remarquables, qui peuvent servir également de conclusion aux Epidémiques : *il faut observer soigneusement les caracteres des maladies populaires, & connoître les effets que doit produire l'état des saisons.* Voilà pour les quatre Constitutions. Et tout de suite, & bien comprendre qu'en quelque année & en quelque saison que ce soit, les signes salutaires sont toujours tels, & ne changent pas de nature, & les signes funestes toujours mauvais ; car dans la Lybie, dans l'Isle de Delos, & dans la Scythie, l'observation confirme la vérité de nos principes. Ces dernières paroles n'expliquent-elles pas suffisamment l'objet des quarante-deux Histoires ?

III.

J'ai donc partagé les Epidémiques en deux parties, dont la première contient les quatre Constitutions ; la seconde renferme les quarante-deux Histoires.

Je ne pense pas que les titres de *premiere*, *deuxieme* & *troisieme Constitution* soient de l'Auteur. Je les ai laissé pour la commodité des citations, & j'ai supprimé les Divisions par Sections. J'ai supprimé aussi le titre de *Constitution pestilentielle*. J'ai substitué celui de *quatrieme Constitution*. Après la traduction des Constitutions, j'ai placé des réflexions que je divise en deux parties. La premiere traite des regles suivies par Hippocrate, en établissant les causes météorologiques des épidémies. Les principales questions discutée dans cette partie sont, 1°. Pourquoi toutes les Constitutions ont été réduites à quatre ? 2°. Pourquoi chaque Constitution contient la description de quatre saisons consécutives ? 3°. D'où vient que cette description précède toujours celle des maladies ? 4°. De la durée des Constitutions, s'il y en a de plusieurs années. Réflexions sur les Constitutions de Sydenham. 5°. Pourquoi la description des saisons commence toujours par l'automne, &

finit à l'automne suivant exclusivement ?
 6°. Comment Hippocrate décrit les faisons ? 7°. Pourquoi il ne fait mention que des vents méridionaux & septentrionaux ? 8°. Digression sur les effets de ces deux vents principaux. 9°. Comment Hippocrate observe les vents ? 10°. Du chaud & du froid , & de la manière dont Hippocrate les mesure. 11°. des effets de la chaleur & de la froidure sur le corps humain. 12°. De l'humidité & de la sécheresse , & de leurs effets. 13°. Comment Hippocrate mesure ces qualités de l'air ? 14°. Effets des tems nébuleux & orageux. 15°. De l'inutilité des observations faites sur les trois regnes , pour parvenir aux causes des épidémies. 16°. Quelle est la mesure commune de l'intempérie des faisons , ou quelle est la règle générale qu'il faut suivre dans leur estimation ? 17°. De la distribution des faisons , suivant les Anciens , & quelles sont les raisons de cette distribution ?

La seconde partie de mes réflexions

a pour objet la nosographie épidémique, ou l'Histoire des maladies des quatre Constitutions. 1°. Le dénombrement des maladies des quatre saisons, tel qu'il se voit dans la troisième Section des Aphorismes, contient le dénombrement des maladies épidémiques. 2°. L'*Eustathie* & l'*Eucrisie* des maladies constituent leur légitimité, & c'est sur cette idée qu'on doit estimer les maladies épidémiques. 3°. Comment les fièvres sont causées par les intempéries des saisons. 4°. Divisions des fièvres épidémiques, bénignes & malignes, ardentes & continues. Raisons de ces divisions. 5°. & 6°. Descriptions des fièvres ardentes, bénignes & malignes. 7°. & 8°. Descriptions des fièvres continues, bénignes & malignes. 9°. Comment ces deux genres de fièvres contrastent & renferment toutes les fièvres épidémiques. 10°. Des principaux symptômes des fièvres ardentes & continues épidémiques, & de leurs rapports avec les intempéries des saisons. 11°. Ré-

flexions générales sur la méthode d'Hippocrate. 12°. Des rapports des épidémies d'une même Constitution comparées entr'elles, d'où résultent les caractères généraux d'une Constitution.

Tel est le plan que j'ai suivi concernant les Constitutions. Je me proposois d'en rester là, & ne voulois pas m'engager dans un plus grand travail, par le souvenir des difficultés que j'avois eu à surmonter; mais j'ai cédé à des avis respectables, & j'ai traduit les quarante-deux Histoires, en y joignant un abrégé du Commentaire de Galien, sur cette partie des épidémiques, dans lequel on verra l'application des règles du Prognostique aux faits de pratique, l'Histoire toujours d'accord avec le dogme, & Hippocrate expliqué par lui-même. Galien n'a pas également discuté toutes les Histoires: il nous abandonne souvent à nos propres forces. Ailleurs il nous renvoie à ses autres Ouvrages. Envain espéreroit-on retirer quelque fruit de l'étude des épidémiques, si on ne s'exerce

à

(25)

à résoudre par foi-même les problèmes de ce genre. C'est le seul moyen d'apprendre à calculer & à prédire les événemens des maladies. Les Anciens connoissoient tout le prix de la science du prognostique. Ils savoient combien elle est nécessaire pour obtenir la confiance des Malades , faire valoir les succès & mettre à l'abri des reproches & des murmures dans les événemens fâcheux. Les hommes , de tout tems , ont eu de la vénération pour ceux qui savent lire dans l'avenir. Tout homme qui connoît bien l'avenir , n'ignore pas la conduite qu'il doit tenir au moment présent. Ces Anciens étoient donc regardés comme des hommes d'une espèce supérieure. On écoutoit avec respect les oracles qu'ils prononçoient , & on suivoit avec docilité leurs conseils.

La Médecine jouiroit encore du même degré d'estime & de faveur , si , au lieu de se livrer à tant de spéculations oisives , on se renfermoit dans ce cercle

B

de connoissances dont Hippocrate a tracé la circonférence , & qui est plus que suffisante pour employer toute la vie de l'homme le plus appliqué.

Valesio a écrit des Commentaires sur les sept Livres des Epidémiques , dans lesquels il ne fait que développer & mettre à la portée d'un plus grand nombre de Lecteurs les principes employés par Galien. Cet Auteur saisit assez les occasions de proposer des sentimens opposés à ceux de Galien , mais communément dans des choses de peu d'importance ; & son sentiment ne paroît pas toujours le plus sûr. Le Chevalier Floyer n'a commenté que les quarante-deux Histoires. Son but étoit d'allier la Médecine ancienne & moderne , en adaptant les principes de la circulation du sang aux faits rapportés dans les quarante-deux Histoires , pour en déduire des regles de pratique. Le succès ne répond point aux promesses , & il y a peu de fruit à retirer de la lecture des Commentaires du Chevalier Floyer.

Dix ans avant la publication de cet Ouvrage , le Docteur Freind avoit dit , en parlant des Découvertes Anatomiques de son siècle & du précédent , que , depuis la mort d'Harvée , il ne s'étoit trouvé aucun Ecrivain qui eût fait voir les avantages que la pratique pouvoit retirer des raisonnemens puisés dans l'Anatomie.

Ce même Docteur Freind a publié en 1716 le premier & le troisième Livre des Epidémiques , & la Traduction de Foes , avec quelques changemens. Dans un Avertissement au Lecteur , il porte son jugement sur les diverses éditions qui avoient paru jusqu'à lui , & sur les secours qu'on pouvoit tirer des manuscrits : il déclare que , sans s'arrêter à aucun en particulier , il a pris des uns & des autres ce qu'il a trouvé de plus exact , & ne s'est permis aucune substitution ; qu'il a en outre rétabli la Dialecte Ionique , autant qu'il lui a été possible. Son édition est accompagnée de variantes , tirées d'un ancien ma-

B ij

nuscrit , trouvé en Angleterre.

Freind a joint à son édition neuf Dissertations sur les Fievres , dont l'objet est d'établir des regles de pratique , relativement aux divers genres d'évacuation que la nature emploie dans la guérison. Ainsi c'est proprement un Ouvrage de Thérapeutique , & non un Commentaire sur les Epidémiques.

J'ai traduit sur le Texte Grec de l'édition du Docteur Freind. J'ai consulté les Traductions de Calvus , Cornarius , Valesio , Foes , & même la Traduction Angloise du Chevalier Floyer. Ces différens secours ont souvent augmenté mes perplexités. Il est facile de faire passer l'obscurité du Grec dans le Latin , & de rendre énigme pour énigme. Les Langues vivantes ne laissent point cette ressource. Les meilleures Traductions , telles que celle de Foes , à laquelle Freind donne la préférence , & celle de Cornarius , qui paroît plus littérale , sont défectueuses en quantité d'endroits. Pour s'en assurer , il suffit de

rassembler les diverses expressions dont Hippocrate s'est servi pour exprimer le délire & ses degrés, & voir avec quelle incertitude & quelle inconstance ces diverses expressions ont été rendues dans le Latin. Galien ne croit pas qu'il y ait une syllabe inutile dans les Ecrits d'Hippocrate ; il est donc essentiel d'en peser scrupuleusement tous les termes.

Pour fixer la valeur de ceux qui m'étoient encore trop indéterminés, j'ai employé l'artifice dont se sert Galien dans son petit livre sur le *Coma*. J'ai rassemblé tous les passages des Epidémiques, dans lesquels l'expression qui m'étoit obscure & ambiguë est employée. J'ai comparé ces passages, & je suis parvenu à éclaircir la plupart de mes doutes.



REMARQUES
SUR les Traductions de FOES
& de CORNARIUS.

FOES dit que les verbes παρακρέειν, παραλέγειν, παραφέρειν, ληΐσαι, παραληΐσαι, παρενεχθῆναι, παραπάειν, παρακόπειν & παραφρονεῖν signifient dans Hippocrate une légère émotion de l'ame & le délire, dont la grandeur est ensuite déterminée par quelques mots que cet Auteur ajoute. *Dicuntur de levi mentis emotione & delirio, quibusdam enim aliis additis verbis desipientia magnitudinem circumscribit Hippocrates. Epid. I. sect. iij. ager. 1.* Il cite les Commentaires de Galien sur les *Prorrhétiques*, & son premier Commentaire sur le troisième livre des Epidémiques. Cependant Foes ne pouvoit ignorer que Galien, dans son livre Περὶ κώματ, annonce qu'il n'y a pas une seule

syllabe superflue dans les Ecrits d'Hippocrate ; & il rapporte à ce sujet les diverses manieres d'exprimer le délire & ses degrés, qui se rencontrent dans les Epidémiques. Hippocrate, dit Galien, ne se contente pas d'indiquer d'une maniere générale & indéterminée les symptômes des maladies, il emploie toujours les termes propres à déterminer l'espèce & la grandeur. Foes a donc traduit παραρρεν, delirare, desipere ; παραλήρειν, delirare, desipere ; παραλέγειν, delirare, præter rationem loqui, mente moveri ; παραφρονεῖν, delirare, desipere ; παρακοπή, mentis emotio, mentis alienatio. Cornarius a fait de même ; & je ne sache aucun Auteur qui ait approfondi suffisamment les différentes significations de ces termes.

Boërhaave définit le *Delirium febrile*, *Idearum ortus non respondens causis externis, sed internæ cerebri dispositioni, unâ cum judicio ex his sequente vel animi affectu motuque corporis : atque his quidem per gradus acclis solitariis vel*

combinatis varia deliriorum genera fiunt.

Cette définition comprend toute espèce de délire , & peut guider dans la recherche que nous nous proposons de faire de la valeur des termes usités par Hippocrate.

I. Παράλεγειν. Ce verbe est employé treize fois dans les Histoires Epidémiques , & une fois seulement dans les Constitutions. Galien ne nous laisse pas ignorer sa signification. Au Chap. X. du Liv. ij. Περὶ δυσπν. Il dit que παράλεγειν n'exprime pas un véritable délire , mais un état semblable à celui de l'ivresse , qui est causée par la plénitude du cerveau ; & à la fin du XI. Chap. du iij Liv. Περὶ δυσπν , il dit qu'Hippocrate a coutume de se servir de ce terme pour exprimer la plus petite espèce de délire. Gadaldin reprend à cette occasion Cornarius d'avoir fait synonymes παράλεγειν & παραφρονεῖν ; *minus enim malum est*, dit-il , *παράλεγειν quam παραφρονεῖν* ; & il ajoute : *antiqua translatio verbum παράλεγειν ad verbum vertit PRÆTER-*

(33)

ΛΟΓΙ παραφρονεῖν verò desipere. Je ne conçois pas comment Desgorris, dans ses Définitions de Médecine, à l'article *Παραφροσύνη*, a avancé que le verbe *παραλέγειν* ne se trouvoit dans aucun des Ouvrages d'Hippocrate ni de Galien, & qu'on avoit mis mal-à-propos, à la fin du iij. Liv. de Gal. *Περὶ Δυσων*, *παραλέγειν* au lieu de *παράληρειν*; il est vrai que ce verbe ne se rencontre dans aucun des autres Ouvrages d'Hippocrate. On en appercevra mieux la raison, lorsque nous aurons établi les expressions qui désignent le délire en général, le délire propre aux fièvres ardentes, & le délire phrénétique. Revenons à la signification de *παραλέγειν*. C'est une dépravation du jugement ou du raisonnement, & par conséquent l'espèce de délire la plus légère; car il est plus aisé de se tromper sur les rapports des objets, que sur leur existence. Cette dépravation se manifeste par les discours d'un malade qui dit une chose pour une autre, qui parle

B v

sans bien comprendre ce qu'il dit , & souvent ne dit pas ce qu'il voudroit dire , parceque les instrumens qui servent à la parole font eux-mêmes souvent altérés.

II. Παραρπείω seu παραρπείωμαι , repello , rejicio , repudio , refuto , dit Henry Etienne , item deprecor & à me summoveo , item circumvenio , fraudulenter decipio... & παραρπείσις , fraus , error , impostura . C'est un dérivé de ρρπείω , pulso , d'où vient ρρπείμα , sonus quem instrumenta musica pulsata edunt . Ce verbe est employé quarante-neuf fois dans les quarante-deux Histoires . Lorsque la présence des objets n'excite pas dans l'ame des idées conformes à ces mêmes objets : si le malade voit des objets qui n'existent pas , entend des sons différens de ceux qui frappent les oreilles des assistans , &c. il y a παραρπείσις , erreur , imposture des sens . Galien rapporte l'Histoire de Théophile , Médecin , qui , étant tombé malade , avoit conservé sa raison , connoissoit les

assistans , converfoit avec eux , sans donner aucun indice de délire , excepté qu'il s'imaginoit voir , dans un réduit de sa chambre , des joueurs de flûte , dont les uns étoient assis , les autres debout , & qui ne cessoient de jouer des instrumens , pour quoi ils s'écrioit , qu'on les chassât. Après sa guérison , il se souvenoit parfaitement de toutes les personnes qui étoient venues le voir , & des propos qu'on avoit tenus en sa présence. Il se souvenoit aussi de l'ennui que lui avoient causé les joueurs d'instrumens. Παρακρέειν exprime l'erreur de l'imagination , qui peut s'étendre sur peu ou beaucoup d'objets , ou sur tous lesobjets. Παρακρέειν σμικρά, Πολλά, πάντα. Nous trouvons souvent dans les Histoires πάντα παρέκρυσε , mais non πάντα παρέλεγε , seulement σμικρά, ou πολλά παρέλεγε.

III. Λήρος, παράληρος, λήρειν, παράληρειν sont employés douze fois dans les Hist. Παράληρος se trouve encore quatre fois dans les Constitutions ; favoir , une fois

B. vj

dans la premiere , une fois dans la deuxieme , & deux fois dans la quatrieme. Il est employé négativement dans les descriptions des fievres ardentes de la deuxieme & quatrieme Constitution , dans lesquelles Hippocrate dit que les malades n'étoient point *παράληροι* ; & deux fois positivement dans les descriptions des phyties de la premiere & quatrieme Constitution ; d'où il suit que *παράληρος* exprime le délire propre des fievres ardentes ; autrement il eut été absurde de faire entrer dans leur description la négative de ce symptôme. Dans les fievres ardentes de la troisieme Constitution , qui avoient une espèce de délire particuliere , Hippocrate ne dit point qu'ils étoient *παράληροι* , mais *παρλέγοντες*. Cela suffit pour établir que *παράληρειν* exprime un degré de délire supérieur à ceux exprimés par *παρλέγειν* & *παρληρέειν*. Aëtius , Liv. 6 , dit que *λίρος* differe de *μάρωσις* , en ce que dans celui-ci les discours du malade ont une fuite ; mais dans le délire , les

(37)

propos n'ont aucune connexion. Il y a donc erreur de jugement & d'imagination, autrement les malades feroient *παράλογους* & non *παράλητοι*.

IV. *Παραφρονεῖν* n'a lieu que trois fois dans les Histoires, & ne se rencontre pas dans les Constitutions. Je viens de dire que *παράλητοι* exprime le délire propre des fièvres ardentes. Je dis maintenant que *παραφρονεῖν* exprime le délire commun des fièvres, tant ardentes que phrénétiques, d'où il suit qu'il est d'un degré supérieur à tous les délires précédens : j'en tire la preuve des Ouvrages dogmatiques d'Hippocrate, & notamment du Livre du Prognostique, & de celui de la Diette, dans lesquels Hippocrate n'emploie pas d'autre terme pour exprimer le délire en général. Ainsi *παραφρονεῖν* emporte la dépravation de l'imagination & du raisonnement, avec passion ou affection de l'ame, *delirium*, dit Boërhaave, *est idearum ortus non respondens causis ex-*

ternis unà cum iudicio ex his sequente & animi affectu. Cette explication est d'accord avec l'interprétation que nous donne Budée de φρυνεῶ, dans laquelle on trouve *cupio, volo, habeo affectum, animum intendo*. Ces desirs, ces volontés, ces passions distinguent cette espèce des précédentes.

V. Παραφέρουσα n'est employé qu'une seule fois dans les Histoires. On le trouve dans la trente-neuvième, dans laquelle on lit λήθη παντων ὅ-τι λέγοι, παρεφέρετο. Foes a reconnu dans cette Histoire une gradation indiquée par les verbes παραλέγειν, παραφέρουσαι, ἐκμαί-νειν, ζῆαν, dont chacun ajoute au précédent. Il blâme les interprètes qui ont traduit ce verbe, *furere, profilire*, il substitue *mentis emotio*, qui ne dit point assez, & regarde comme synonymes παραφορά, παρακοπή τῆς γνώμης & τάρ-ραχῆ. Galien, au commencement de son 1. Comment. sur le iij. Liv. des Epidémiques, range les différentes espèces de délire de la manière suivante :

ληρήσαι, παραληρήσαι, παραφρονήσαι, παρενεχθήναι, παρακώλαι, ἐκστήναι, μαλῆναι, ἐκμανῆναι, dans lesquels παραφέρεσθαι indique une espèce inférieure à παρακώλαι, d'où il suit que ces deux espèces sont voisines ; mais on n'en doit pas conclure que ces deux verbes aient la même signification.

Παραφέρεσθαι marque spécialement un transport, un mouvement corporel ; ainsi revenons à la définition de Boërhaave, *idearum ortus non respondens causis externis, unà cum iudicio ex his sequente & motu corporis.*

VI. Παρακώλαι est, suivant Galien, une espèce de délire supérieure aux précédentes. Hippocrate ne s'est servi du mot παρακώλαι qu'en deux endroits. Desgorris dit que ce mot est ambigu. Les raisons qu'il en apporte ne sont pas suffisantes, & le passage, tiré du Liv. de Galien *de locis affectis*, ne détruit point la valeur & le rang assigné à ce verbe par le même Galien. Vander-Linden, qui croit, avec Desgorris, que la

signification de παρακώπτεν est douteuse , convient qu'il signifie souvent le délire phrénétique ; *sed verò τὸ παρακώπτεν significat id quo gravius homini accidere non potest τὸ μάνισθαι , inquam , insanire.* Cela posé , παρακώπτη peut être défini , *idearum ortus non respondens causis externis , unà cum judicio ex his sequente & animi affectu , motuque corporis.* Le passage d'Aristote , où cette expression se trouve employée , quoiqu'il ne s'y agisse pas d'un délire phrénétique , renferme toutes les parties de cette définition. *Τινὰ ἐν ἀβύδῳ παρακώπτα τῆ διανοίᾳ , καὶ εἰς τὸ θέατρον ἐρχόμενον ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας , θεωρεῖν ὡς ὑποκρινόμενον τινῶν καὶ ἐπισημάσθαι καὶ ὡς κατέστη τῆς παρακώπτης , ἔφησεν ἐκείνον αὐτῷ τὸν χρόνον ἠδιστα ζεζῆσθαι.* Dans cet insensé , l'imagination , les affections de l'ame , les mouvemens du corps étoient dépravés. *Εκσῆται* , rapporté par Galien à la suite de παρακώπται , n'est point employé dans les Histoires. *Παρακώπτη* VII. *Ἐμμανῆται* exprime le délire fu-

tieux , ou le plus haut degré des délirè9
 phrénétiques. Il est usité six fois dans
 les Histoires. Aucun des malades, atta-
 qués de cette espece de délire , n'a
 guéri : il rassemble seul tous les autres ;
 il suppose la plus grande dépravation
 des facultés. Cependant la fureur des
 phrénétiques varie , suivant le vice do-
 minant de telle ou telle faculté. C'est
 pourquoi nous lisons dans la huitieme
 Histoire *ἔξεμαν κατέχειν ἢ ἠδύνατο* ;
 dans la trente-neuvieme , *ἔξεμαν ζοή
 ταραχή , λόγοι πολλοί* ; & dans la qua-
 rante-deuxieme , *ἔξεμαν ζησρισμός*.
 Les délires plus simples , tels que *παρα-
 λέγειν , παρακρέειν , παράληρειν* , étoient
 suffisamment déterminés par *σμικρά ,
 πολλά , πάντα* ; mais les délires compo-
 sés , tels que *παρακόψαι & ἐκμαιῆναι* ,
 dans lesquels le vice d'une faculté peut
 être dominant sur les autres , doivent
 être caractérisés & différenciés. Nous
 trouvons dans la trente-unieme His-
 toire *παρακοπή τῆς γνώμης καὶ ταραχή καὶ
 πολὺς ζησρισμός*. Lorsqu'Hippocrate em-

plioie quelques-uns des verbes rapportés ci-dessus sans addition, comme lorsqu'il écrit παρελέγε, παρέκρουσε, παρέληψε simplement & sans addition, c'est toujours le degré moyen qu'il veut exprimer.

VIII. Κῶμα, κοιμηθῆναι, ὑπναι, καταφορά, καρός. La signification du mot κῶμα est bien déterminée par Galien dans son petit Traité Περὶ κῶματ. Κοιμηθῆναι est presque toujours traduit par Foes, *dormire*. Ce verbe est employé trente-neuf fois dans les Histoires : ὑπνος & le verbe ὑπναι s'y rencontrent cinquante-quatre fois. Foes fait ces deux verbes synonymes. On lit dans la douzième Histoire, ἐπολύ ἐκοίμηθη. ἐξ ὑπνου ψύξις, d'où il semble que κοιμηθῆναι équivaut à *dormire* ; mais ce passage paroît plus propre à prouver que κοιμηθῆναι a besoin de cette addition pour signifier le sommeil. Henry Etienne traduit κοιμάομαι, *cubo dormiendi gratiâ, reclino me ad capiendum somnum*. Nous n'avons pas de verbe françois

plus propre à rendre la valeur de κοιμηθῆναι, que le verbe *reposer*, qui ne signifie pas absolument dormir. On dit d'un malade qu'il repose, lorsque son agitation & ses douleurs sont calmées. On peut dire qu'un malade repose, mais qu'il ne dort pas.

Καταφορά, voyez Gal. Περὶ κώματ.

Κάρος, voyez les Définitions de Defgorris.

IX. Ἄσιτος, ἀπόσιτος, ἀσώδης, ἔμετοι, δισώδης, ἀδισος; il n'y a de difficultés que pour le mot ἄσπ. Hippocrati, dit Vander-Linden, ἄσαι significant fastidia, v. Aphor. LXI. Nauseas Coac. cxlii. morsus cordis, vii. Epid. t. ix : anxietatem cordis, iv. viç. acut. 47 : δυσφορίαν, difficilem tolerantiam ii. viç. acut. 22. ἀλυσμόν, consilii inopriam. Galen. in Exeg. & i. Epid. agr. xi. ῥήσιασμόν, jaclationem irrequietam ii. viç. acut. 22. Hui! quantum verbum & quam in uno verbo includitur πόνος πολλός. J'ai rassemblé au commencement de cet article toutes les affections de

L'estomach indiquées dans les Histoires, pour en faire appercevoir les gradations. L'envie de vomir, ou les nausées, symptôme si commun dans les fievres aiguës, ne peuvent être exprimées que par le mot *ἄση*, d'où *ἀσώδης*, qui se trouvent vingt-une fois dans les Histoires. Toutes les significations d'*ἄση*, rapportées par Vander-Linden, telles que *δυσφορία*, *ἀλυσμός*, *morsus cordis*, n'ont pas lieu dans les Histoires. Lorsque les nausées sont accompagnées de quelqu'une de ces affections, Hippocrate a soin d'en faire mention spécialement. Dans Foes, *ἄση* est tantôt *stomachi fastidium*; ailleurs, *stomachi fastidium & nausea*; quelquefois, *nausea* simplement; dans un autre endroit, *magna corporis aestuatio & stomachi fastidium*.

X. *Ἀλγήματα*, *πόνος*, *ἰδύνας*, sont synonymes dans Foes & Cornarius. Cicéron, au ij. Liv. des Tusculanes, dit *interest aliquid inter laborem & dolorem, sunt finitima omnino, sed tamen diffe-*

runt aliquid ; labor est functio quadam mentis vel corporis gravioris operis vel muneris , dolor autem motus asper in corpore alienus à sensibus , hæc duo Græci illi quorum lingua copiosior est quam nostra , uno nomine appellant. Il s'agit du mot πόνος , comme l'observe Gassendi. (Ethic. Epic.) πόνος a donc une double signification ; il équivalut quelquefois à ὀδύνη. Foes & Cornarius suivent des maximes fort opposées à celles de Cicéron ; ils font du mot dolor un équivalent aux deux mots grecs πόνος & ὀδύνη. Vander-Linden a traduit ὀδύνη , *cruciatus* ; ainsi ἀλγύμα , doit être traduit *dolor* , & πόνος , *labor* , en lui donnant, avec Cicéron, toute l'étendue qu'il doit avoir.

XI. Πῦρ , πυρετός , πυρετοί , πυρέτιμον. En quoi diffère πῦρ de πυρετός ? Galien dit qu'il faut entendre par le mot πῦρ une fièvre violente. Foes en conséquence traduit presque par-tout *febris vehemens* , ou *vehementissima* .

(46)

quelquefois *febris* simplement. Mais si le mot $\pi\tilde{\nu}\rho$ signifie une fièvre violente, pourquoi n'est-il jamais employé dans les Histoires que pour marquer l'invasion de la fièvre, ou le retour de la fièvre dans les rechûtes? Par-tout ailleurs, c'est toujours $\pi\upsilon\rho\epsilon\tau\delta\varsigma$. Tous les malades pour lesquels Hippocrate s'est servi de $\pi\tilde{\nu}\rho \epsilon\lambda\alpha\beta\epsilon$, qui sont au nombre de quinze, n'eurent-ils une fièvre violente que le premier jour de la maladie? cependant huit d'entr'eux moururent. Quelle différence doit-on mettre entre $\pi\tilde{\nu}\rho$ & $\pi\upsilon\rho\epsilon\tau\delta\varsigma \delta\acute{\xi}\upsilon\varsigma$ ou $\pi\upsilon\rho\epsilon\tau\delta\varsigma \kappa\alpha\upsilon\sigma\acute{\omega}\delta\eta\varsigma$, employés dans les autres Histoires? $\Pi\tilde{\nu}\rho$ est un mot générique. Nous lisons dans la sixième Histoire $\pi\tilde{\nu}\rho \epsilon\lambda\alpha\beta\epsilon \pi\epsilon\pi\lambda\alpha\eta\mu\epsilon\nu\acute{\omega}\varsigma$; & tout de suite $\omicron\iota \pi\upsilon\rho\epsilon\tau\omicron\iota \pi\alpha\rho\acute{\alpha}\xi\upsilon\nu\acute{\omicron}\mu\epsilon\nu\omicron\iota \acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\tau\epsilon \acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\iota\omega\varsigma \acute{\alpha}\tau\acute{\alpha}\kappa\tau\omega\varsigma$. $\Pi\tilde{\nu}\rho$ comprend donc dans cet endroit plusieurs paroxismes irréguliers. Hippocrate se sert du mot $\pi\upsilon\rho\epsilon\tau\delta\varsigma$, pour désigner les accès de chaque jour.

F I N.